

N° 158 Prix : 1 fr. 20

Belgique 1 fr. 50



— *Le voilà qui vient...*

C. I

(p. 4953)

LIVRAISON 629

EX 1  
MORUE

de la Crimée : Gourzouf, Livadia et Yalta, ce paysage unique fait monter des larmes aux yeux de la jeune femme.

Dans ce décor idéal, dans cet air parfumé, elle voudrait être seule avec l'élu, être libre de se jeter dans ces vagues lentes et paresseuses qui viennent doucement mourir sur le sable doré, pour s'y baigner, y danser, s'y étreindre peut-être...

Un alanguissement s'empare d'elle...

Et c'est l'instant que choisit Berstoff pour dire :

— Maintenant, il est temps d'aller au restaurant, si nous voulons rentrer à Livadia, ce soir...

Et l'enchantement fut rompu...

## CHAPITRE DC

### ANTIPATHIES...

Le « Glory » voguait sur l'Atlantique.

Après avoir débarqué à Casablanca les rescapés du « Breslau », à l'exception de Smolten et de Dubois, le beau yacht avait fait voile à toute vitesse vers Dakar.

Mais les quatre hommes n'étaient pas en mer depuis deux jours qu'une espèce de froideur s'étendait sur leurs rapports.

Entre les deux espions et les deux explorateurs, il y avait antipathie latente. D'ailleurs, James Wells était

tourmenté par une réminiscence qui ne lui laissait aucun repos.

Il s'imaginait qu'il avait déjà rencontré quelque part le pseudo-Muller, d'Altona et nos lecteurs savent qu'il ne se trompait pas.

De son côté, Smolten se disait qu'il avait été sage en prenant la précaution d'avertir Berlin qu'il relâcherait à Dakar pour le cas où quelque instruction pourrait lui parvenir.

En ces temps troublés, en effet, il se disait qu'il serait possible que l'on abrégât la punition qu'on lui avait infligée et, maintenant, qu'il était en route, véritablement, la chasse au cœur de l'Afrique ne lui disait rien qui vaille, surtout en la compagnie de ces deux Anglais qui lui étaient odieux.

De son côté, il ne s'illusionnait guère sur la sympathie qu'il leur inspirait. C'est pourquoi, loin de chercher à se rendre agréable ou à s'effacer, comme le faisait Dubois, il ne cessait de parler de la grandeur allemande et de l'hégémonie que sa culture ne tarderait pas à exercer sur le monde entier...

La nouvelle de l'alliance tout récemment conclue entre le tzar et le kaiser et dont il avait appris la nouvelle à Casablanca, l'agitation marocaine, tout lui faisait présager que son activité serait mieux employée ailleurs qu'au cœur de l'Afrique.

Il ne s'était pas trompé...

En débarquant à Dakar, son premier soin avait été de se rendre à la poste et il y avait trouvé un télégramme du colonel Natter.

« Venez à Berne, immédiatement, disait ce papier. Munissez-vous passeport auprès autorités allemandes de Casablanca. Urgent. »

Cette nouvelle le rendit tout joyeux et quand il revint auprès de ses compagnons de route, il leur annonça

qu'il se voyait dans la nécessité de leur fausser compagnie.

Et, se tournant vers Dubois, il ajouta :

— M'accompagnez-vous en Europe, ou préférez-vous continuer votre route en compagnie de ces messieurs?...

— Ma foi, répondit le belge, je n'oserais imposer ma compagnie à ces messieurs, car je suis un très mauvais fusil et je n'étais parti, vous le savez, que sur vos instances...

— Nous rentrerons donc en Europe ensemble...

James Wells et Reginald Bury ne firent aucune objection.

Ils étaient trop heureux d'être débarrassés de ces hôtes indésirables dont ils s'étaient chargés par un louable souci de courtoisie.

Mais se posait la question du retour.

Le plus proche vapeur, venant d'Argentine, ne devait toucher à Dakar que dans une huitaine de jours et le télégramme du colonel indiquait que son appel était urgent.

— Ne pourriez-vous mettre le comble à votre amabilité, demanda Smolten, à Reginald, en nous ramenant à Casablanca?

Le jeune anglais réprima un mouvement de mauvaise humeur :

— Laissez leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre, pensait-il, outré du sans-gêne de son passager.

Mais, ce fut le sourire aux lèvres, qu'il répondit :

— Comment donc!... Ce sera avec le plus grand plaisir!

Au fond, ainsi, ils seraient plus vite débarrassés des deux antipathiques personnages.

Ainsi fut fait.

Le « Glory » reprit la route de Casablanca et deux jours plus tard, il pénétrait dans le port.

On se sépara sans regret.

Les deux espions descendirent à terre et les deux explorateurs repartirent vers les aventures.

\*  
\*\*

— Je vous comprends très bien, monsieur le Consul, disait moins d'une heure plus tard, Smolten, assis confortablement dans un fauteuil, en face de l'agent consulaire allemand. J'exécuterai vos ordres à la lettre. Mais, si j'ai bien compris, vous devez me donner un passeport, car je ne puis voyager sous mon nom.

— Parfaitement! Votre passeport est prêt. Vous parlez anglais parfaitement, si je suis bien renseigné?...

— Passablement!

— Donc, vous serez, jusqu'à nouvel ordre, Harry Smitson, citoyen américain.

— Très bien.

Le consul ouvrit un tiroir de son bureau, en tira un papier gris de grand format qu'il tendit à l'ex-attaché.

— Voici l'objet. Votre photo y est; cette pièce est parfaitement authentique, elle ne peut vous occasionner aucun ennui.

— Merci, monsieur le Consul. Donc, mon itinéraire sera : Gênes, Lausanne et Berne et dans chacune de ces villes, je passerai voir le consul...

— Parfaitement... Mais, gardez-vous, dans votre visite au consulat, d'éveiller l'attention... De grands événements mûrissent, mon jeune ami...

— Et mon compagnon, qu'en puis-je faire?...

— Ma foi, je ne sais; je n'ai pas d'ordres le concernant. Croyez-vous que ce soit un homme utile?...

— Je le crois... Peut-être pourriez-vous l'employer ici-même?

— A la propagande marocaine?... Il est de fait que je n'ai que fort peu d'agents et si j'étais sûr que celui-ci fut habile?...

- Cela ne coûte rien d'essayer... De toutes façons, je ne puis l'emmener avec moi...

— Eh bien! c'est entendu, envoyez-le moi. Nous tâcherons de l'employer...

Deux heures plus tard, ayant pris congé de Dubois, après l'avoir lui-même présenté au consul allemand, l'espion prenait le chemin de fer qui devait le conduire à Fiez et de là à Alger où il s'embarquerait pour Gênes.

Son voyage se fit sans encombre selon l'itinéraire tracé par le consul et cinq jours plus tard, il arrivait dans la capitale helvétique.

Il se hâta de déposer le maigre bagage sauvé du naufrage du « Breslau » dans un hôtel de la Junkergasse; puis, son lunch pris, soigneusement vêtu, ganté et rasé, il se mit en route le cœur joyeux.

La légation allemande était située dans un quartier assez excentrique, à la lisière des bois et de la campagne.

On s'y rendait par le tramway de Kirchenfeld que l'on quittait place de Thoune, et de là, par l'Elfenstrasse et la Brunnadernstrasse, on arrivait à une route toute droite, prolongeant le chemin de Willading.

Tout au bout de cette avenue champêtre, dans un coin désert, vraiment propice aux rencontres secrètes, s'élevait une espèce de villa de style mi anglais, mi-bernois, à l'air cossu et pacifique.

Un petit jardin précédait cette construction et ses massifs étaient coupés symétriquement d'allées soigneusement entretenues.

Le corps de logis principal, flanqué de trois bâtiments à toits de tuiles brunes, était précédé d'un porche où quatre demi-colonnes encadraient la porte d'entrée surmontée d'une marquise.

De chaque côté, les ailes, plus basses, allongeaient leurs courtes façades, qui ouvraient des fenêtres fleuries de géraniums rouges et de contrevents verts.

Derrière le bâtiment, un immense parc boisé descendait jusqu'à l'Aar, au-delà duquel on apercevait le dos sombre du Gurten.

Sous l'œil de plantons en civil, Smolten, alias Harry Smithson, traversa le jardinet sablé, gravit les marches du perron et vint sonner à la porte placée sous la marquise.

Un huissier, d'une raideur toute militaire, vint lui ouvrir.

L'homme prit sa carte et le fit entrer dans un salon d'attente. Au bout d'une demi-heure, il revenait le chercher et l'introduisait dans un vaste cabinet de travail encombré, comme une étude de notaire, de vastes cartonniers et de fichiers.

Derrière un énorme bureau, dominé par le buste en marbre de Guillaume II, disparaissait un petit homme maigre, aux cheveux gris, aux traits chafouins, qui écrivait rapidement.

De la pièce voisine, dont la portière était soulevée, venait le bruit de plusieurs machines à écrire en mouvement.

Le visiteur salua profondément et le petit homme se leva. Un sourire figé parut sur ses lèvres minces et, débarrassant un fauteuil de ses paperasses, il vint à Smolten, la main tendue.

— Enchanté, monsieur... très heureux vraiment de faire votre connaissance... Vous nous êtes chaudement recommandé...

— Excellence... murmura Smolten, arrondissant le dos... Monsieur le ministre... Croyez que...

— Mais asseyez-vous... asseyez-vous donc...

Il lui mit la main sur l'épaule et le força à s'asseoir dans le fauteuil qu'il avait lui-même débarrassé, avant de reprendre place dans le sien...

En lui-même, l'ex-attaché établissait mentalement une comparaison entre la dernière réception du colonel Natter et celle-ci.

Le vent devait donc avoir tourné à son avantage.

Aussi, fort de cette impression, il dit d'une voix plus assurée :

— Monsieur le ministre... le colonel Natter, dans la dépêche que j'ai reçue à Dakar et qui m'a fait suspendre mon voyage vers le centre de l'Afrique, m'a fait supposer que vous aviez besoin de mes services...

— Certainement... certainement, dit l'homme, sans montrer son regard à son interlocuteur. On a pensé que se priver des services d'un homme comme vous pendant une année, serait excessif et l'on est revenu à une conception plus exacte des choses... En somme, que fallait-il ? donner l'impression de votre départ...

« Et, ajouta-t-il, en souriant de ses lèvres minces, vous êtes parti pour longtemps. Vous êtes mort...

— Comment... je suis mort ? s'exclama Smolten, qui bondit hors de son fauteuil ; il me semble, au contraire, que je suis bien vivant...

— Là, là, calmez-vous, mon jeune ami, calmez-vous, dit le consul, dont le rire irrépressible qui le secouait découvrait les dents jaunes... Oui... oui.. vous êtes porté parmi les disparus du « Breslau »...

— Ah ! je comprends ! murmura l'ex-attaché, qui restait perplexe. Mais alors, je ne vois pas...

— Mais si, mais, continua l'autre; nos ennemis ne sont plus sur leurs gardes et vous pourrez ainsi faire de la bonne besogne, comprenez-vous?...

Il baissa la voix et, longuement, ponctuant ses phrases de :

— Comprenez-vous?...

Il exposa tout un plan d'espionnage que Smolten écouta en silence.

Puis il se leva, montrant ainsi que l'entretien était terminé...

Et tendant la main au jeune homme, il ajouta :

— Je vois que vous avez compris... J'espère que nous aurons des résultats avant peu, n'est-ce pas?... Ah! encore un mot. Muhmed est descendu au Bellevue-Palace et vous y trouverez également quelqu'un que vous connaissez bien...

Smolten le regarda d'un air interrogateur.

Mais le ministre secoua la tête.

— Non, non, dit-il en souriant, je préfère vous laisser le plaisir de la surprise.

Smolten s'inclina respectueusement et serra la main qu'on lui avait tendue.

— Je vous remercie de votre accueil, Excellence. Croyez que je ferai de mon mieux, en toute occasion.

.. .. .

Six heures sonnaient à la Tour de l'Horloge quand le jeune homme se retrouva au centre de la ville.

Il était rêveur et, tout en marchant, se remémorait les moindres mots de la conversation qu'il venait d'avoir avec le haut personnage qui représentait l'Allemagne dans la capitale fédérale.

Autour de lui, la foule bouillonnait et son oreille était martelée par les épais grommellements du dialecte bernois, mêlés aux consonnances gutturales du haut allemand ou, parfois, une roulade italienne ou l'intonation d'une cadence française.

Sous les arcades irrégulières de la Kramsgasse, la foule se promenait, jouissant des dernières heures du jour, tandis que les boutiques s'illuminaient et que les terrasses des cafés s'emplissaient.

Dressé, cuirassé, casqué, l'ours de Zachringen, bannière à la patte, dominait, féroce et lourd, le tumulte ambiant, du haut de sa fontaine et non loin, la fontaine de l'Ogre, érigeait son croquemitaine, dévoreur d'enfants, tandis qu'au bas de la colonne, une ronde de petits ours bernois semblaient danser une folle sarabande.

En débouchant sur l'Helvetiaplatz, à l'entrée du pont, Smolten s'arrêta un instant à contempler le noble panorama de la cité, qui alignait de l'autre côté de l'Äar, la rangée de ses façades solennelles, de ses maisons anciennes et de ses monuments. Il voyait de là, le clocher de la Trinité, la promenade de Petits-Remparts, le Bernerhof, les Palais Fédéraux, avec leurs coupoles et leurs dorures, leurs frises aux écussons des cantons; la colonnade de l'Hôtel Bellevue, où sa mission l'appelait, la lanterne de la Tour de l'Horloge, le casino, la cathédrale avec ses ogives, sa flèche, sa terrasse monumentale dressant sur des assises gigantesques des ombrages centenaires, au-delà desquels on apercevait entre les toits descendants vers la Nydeck et la fosse aux Ours.

Il traversa le pont qui franchissait la rivière sur

trois arches, rentra s'habiller, passa un smoking pour aller dîner au Bellevue...

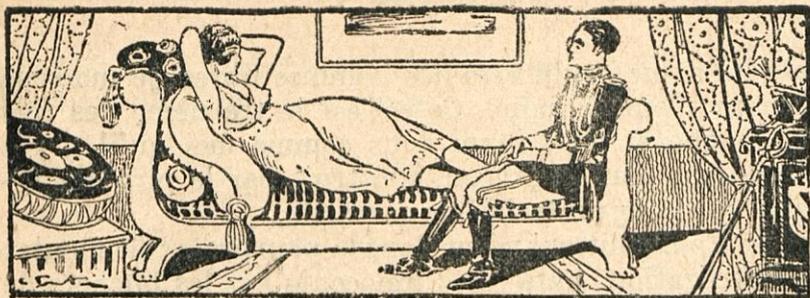
Le palace ouvrait majestueusement sur la rue sa façade de style munichois, dont une énorme marquise rectangulaire, surplombait le massif portique.

Dans le hall, où sous l'immense verrière, un amour ailé chevauchait un centaure de marbre, une foule élégante paradait, bruyante et calme à la fois.

Les gens s'abordaient, s'évitaient, distribuaient des sourires, puis se répandaient dans les salons ou dans les salles à manger.

Smolten pénétra dans une salle à manger et alla s'assurer une table, puis il passa dans les salons et les salles à manger voisines, pour y chercher celle à qui il pensait et à qui le ministre avait fait allusion.

Car il ne pouvait en douter, ce ne pouvait être que de la dame de ses pensées, qu'il s'agissait..



## CHAPITRE DCI

elle te regarda

et te dit

il y a des

### LA FOSSE AUX LOUPS

L'homme se leva. Il avait un aspect farouche et, certes, son surnom : le « loup » lui allait bien...

Mais autour de lui, toutes les têtes tendues vers lui, qui allait parler, n'étaient pas plus rassurantes que la sienne et nul bon bourgeois n'eut voulu rencontrer un de ces hommes au coin d'un bois.

Cependant, dans cette caverne, dont l'ameublement était fait de caisses vides et de bois brut mal travaillé, il y avait des livres en quantité. Les gens qui vivaient là n'étaient donc pas incultes; mais leur culture n'avait fait qu'exacerber leur haine pour une société dans laquelle ils ne trouvaient point place, soit que leur naissance en eut fait des outlaws, dès l'enfance, soit qu'une faute les eut rejetés en marge des lois...

— Voilà, dit l'homme, tout est prêt... Nos frères d'Espagne seront vengés, et bien vengés... Quand je pense que dans le fort de Monjuich des centaines de martyrs paient de leur liberté, quand ce n'est pas de leur vie, la

faute d'avoir voulu être des hommes libres, je me sens le cœur plein de haine. Ce roi est le treizième des rois d'Espagne et vous savez tous comme moi qu'il n'y a place dans leur Panthéon, construit par le pire des tyrans, que pour un treizième cercueil...

« Ce bandit qui vécut dans la pourpre, et fit monter des générations entières d'innocents sur les bûchers de l'Inquisition, était un voyant à sa manière : Alphonse XIII sera le dernier roi d'Espagne, à moins qu'il n'échappe encore une fois à nos bombes... Mais si nous échouons, mes amis, nos frères d'Espagne recommenceront... Ce treizième roi doit disparaître...

— Oui, dit un autre « loup », nous sommes tous d'accord, il ne reste plus qu'à tirer au sort pour savoir lequel d'entre nous jettera la bombe...

— Non, il y a une œuvre plus urgente, mes amis, c'est celle d'effacer nos traces... Alphonse XIII sera dans huit jours à Paris... Il faut qu'avant son arrivée, nous nous soyons tous égaillés dans Paris... Chacun de nous emportera sa bombe et se terrera jusqu'au jour où il faudra agir. Tous nous tenterons notre chance...

« Mais il ne faut pas qu'on nous prenne au gîte; j'ai de graves raisons de croire que « la fosse aux loups » n'est plus sûre...

« Entre Rueil et la Malmaison, j'ai vu errer des faces patibulaires.

« Ils nous cherchent... Comme chaque fois qu'un roi est signalé, ils se mettent en chasse. Il ne faut pas qu'aucun de nous leur tombe dans les pattes... Ils seraient trop heureux... Sommes-nous d'accord, mes amis?...

— Eh bien! Vive l'anarchie!... Et maintenant, par les carrières. égaillez-vous, les gars!...

Les sept hommes se chargèrent de leur sac, prirent dans un coin que « le loup » leur désigna, chacun une bombe et par un couloir percé dans le roc, ils disparurent

après avoir éteint les torches fumeuses qui, l'instant d'avant éclairaient la caverne.

Deux jours plus tard, une vingtaine de policiers et quelques gendarmes cernaient la « fosse aux loups », repaire de dangereux anarchistes, dénoncés par un rapport de police et qui se trouvait dans une carrière abandonnée entre Nanterre et Rueil.

Mais, malgré toutes les sommations, la porte grossière de la caverne resta close; personne ne parut.

Le chef de la troupe fit alors signe à un serrurier qui fit, en un instant, sauter la serrure primitive qui maintenait la porte fermée.

— Attention! dit le capitaine. Arme au poing. Faites de la lumière.

On exécuta l'ordre et la caverne apparut... vide.

Seuls restaient sur les rayons grossiers des livres et, dans un coin, quelques armes : vieux fusils et revolvers d'ordonnance, conquis sans doute sur la troupe ou les gendarmes.

La perquisition ne donna rien de plus.

Cependant, le rapport de police était formel : deux jours auparavant, des hommes avaient pénétré dans cette caverne et, malgré une surveillance constante, on ne les avait pas vu ressortir.

Comme l'un des inspecteurs faisait cette objection, le capitaine de gendarmerie répondit :

— Alors, monsieur, c'est que cette caverne a une autre issue....

On sonda les parois, on sonda le sol, sans résultat.

Et, perplexes et déçus, les policiers allaient abandonner leurs recherches, lorsque l'un d'eux s'exclama :

— Il y a là une pierre qui tourne...

On s'approcha, on examina la pierre, on parvint à la faire tourner, et l'on mit ainsi à jour un étroit couloir où deux hommes de pouvaient passer de front.

Deux des plus braves s'engagèrent l'un derrière l'autre dans ce couloir et, après une heure d'attente angoissée, ils revinrent.

— Le couloir aboutit dans une carrière abandonnée à plus de deux kilomètres d'ici, dit l'un. Les oiseaux se sont certainement envolés par là...

Chou-blanc!

L'oreille basse, les policiers et les gendarmes quittèrent ce lieu lugubre, certains d'avance que leur gibier, pour s'être éloigné ainsi de son port d'attache, devait avoir de mauvaises intentions.

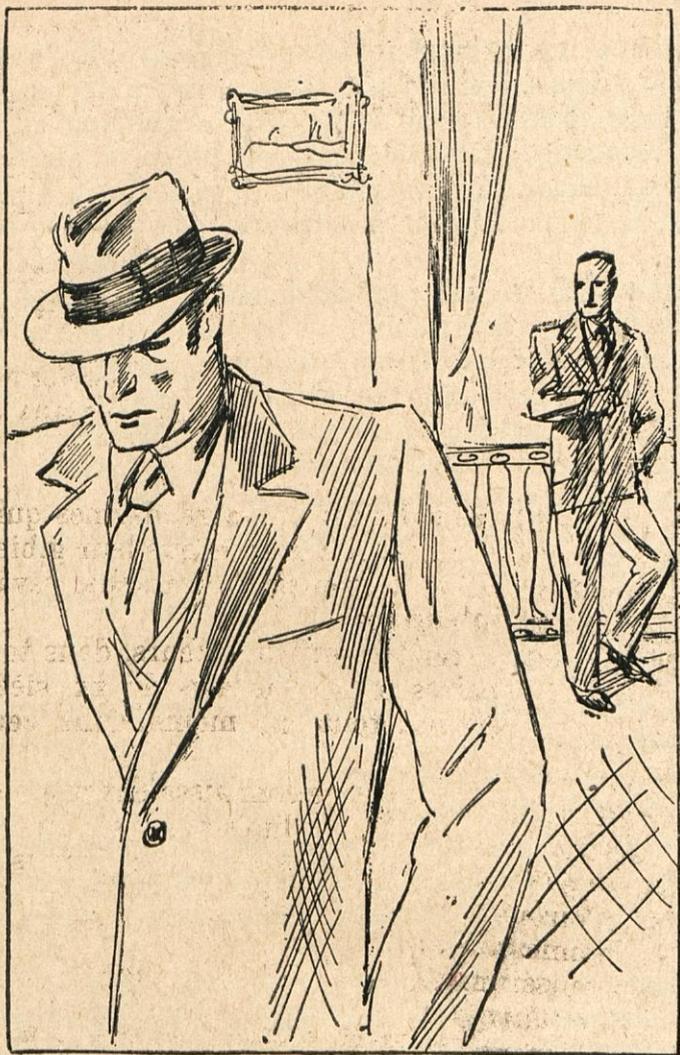
Et ils allèrent porter leur effort ailleurs, dans tous les nids, tous les repaires où les outlaws du xx<sup>e</sup> siècle trouvaient encore refuge... tout au moins dans ceux qu'ils connaissaient.

Et il y en avait tant qu'ils ne connaissaient pas.

A l'ouest de Paris, sur ces collines boisées, dans ces carrières, mille trous abritaient des hommes; les bois de Chaville, de Viroflay, cette forêt qui était pour les promeneurs dominicaux un prolongement du bois de Boulogne, était aussi un vrai maquis, à cette époque, pour les tenants de l'arnarchie.

Au demeurant, à de rares exceptions près, ceux-ci étaient de parfaits honnêtes gens, lorsqu'il ne s'agissait pas de têtes couronnées ou des chefs de la société bourgeoise.

Il ne leur serait pas venu à l'idée d'assaillir un paisible promeneur pour lui arracher sa bourse... Le progrès.

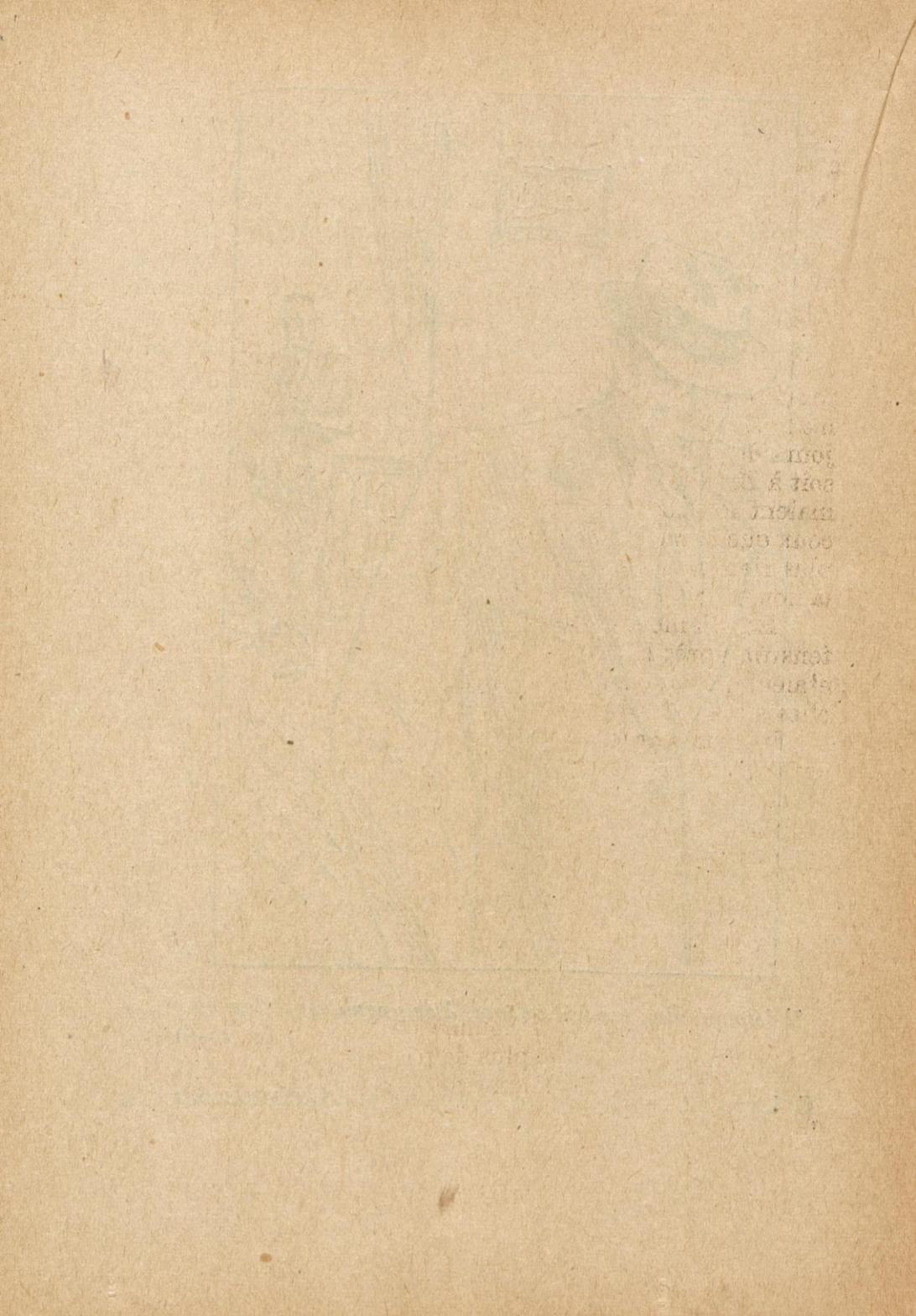


*Il s'éloigna d'un pas lent en proie à de singulières réflexions.*

(p. 4956)

C. I.

LIVRAISON 631



est venu plus tard avec la bande Bonnot, qui, sur son programme d'anarchie, avait inscrit en première ligne, le sac des banques et l'assassinat des garçons de recettes...

Mais au début du siècle, on peut croire que l'anarchie ne visait que le bouleversement social et qu'il y avait parmi ses adeptes plus de théoriciens et de rêveurs que d'hommes d'action...

Anarchiste, l'insoumis qui, rêvant de pacification universelle, refusait de se soumettre à la loi militaire et prenait le large pour éviter que le gendarme ne lui mit la main au collet. D'ailleurs, ils essayaient presque toujours de se réfugier en territoire neutre, soit à Genève, soit à Bruxelles et ce n'étaient pas les insoumis qui formaient le gros des troupes anarchistes; mais, souvent ceux que la misère chassait de leur taudis et qui, n'ayant plus rien, sans travail, devaient demander à leurs frères la nourriture et le couvert.

Et, d'ailleurs, avant l'immigration russe qui s'intensifia après la révolution avortée de 1905, ces troupes étaient peu nombreuses. Mais, de 1898 à cette époque, elles s'étaient grossies des immigrés italiens, chassés de la péninsule par les lois d'exception, votées après l'assassinat du roi Humbert; elles s'étaient grossies de l'immigration polonaise, fuyant le knout des cosaques et des pogroms; puis de l'immigration espagnole qui suivit la répression des troubles pendant l'enfance d'Alphonse XIII.

En 1905, arrivèrent les intellectuels russes qui avaient échappé à la Sibérie ou à l'emprisonnement dans les forteresses russes, tous les évadés des bagnes sibériens, auxquels la guerre russo-japonaise avait donné une chance, et tous ces hommes meurtris, martyrisés, n'ayant plus de famille, plus de patrie, plus de foyer, venaient vers la France comme vers la liberté à laquelle ils aspiraient.

Malheureusement, ils apportaient sur notre sol, le germe de la révolte, leur esprit aigri, tout leur malheur, toute leur haine de l'autorité...

Et si douce que fut celle dont nous jouissions, elle leur était encore une charge insupportable en leur rappelant le passé...

Sans doute, pour ces malades de la politique, eut-il fallu une infirmerie spéciale, de la douceur...

Mais un Etat n'est pas un sanatorium : la France leur permettait de vivre sur son sol ; elle avait le droit de leur demander de ne pas troubler son repos.

Et, cependant des bombes éclataient dans Paris..

\*  
\*\*

Le jeune roi d'Espagne, Alphonse XIII, qu'on venait, à dix-sept ans, de déclarer majeur, se souciait peu des haines qu'il avait suscité sans le savoir et sans le vouloir...

Lorsqu'au début de juin 1905, il arriva à Paris, son sourire juvénile lui conquit tout de suite tous les cœurs.

La foule parisienne se pressait partout sur son passage:

Aux côtés de M. Loubet, dans la daumont présidentielle, il se montra aux Courses, à Saint-Cyr, dans les rues de Paris.

On s'attroupait, on l'acclamait.

Il saluait, il souriait...

Aucun incident ne marqua son séjour et, déjà, les chefs de la police, M. Paoli en tête, à qui le Roi, en arrivant, avait dit d'un ton légèrement blagueur :

— Me voici !... Je sais que je manquais à votre collection...

Toutes les autorités commençaient à respirer...

Encore un soir, une soirée à l'Opéra, et le monarque espagnol quitterait Paris.

La soirée fut triomphale, tant pour les acteurs que pour le jeune souverain. La salle éclatait en vivats sans fin...

A la sortie, on se pressa sur le grand escalier pour le voir descendre, de plus près, pour pouvoir dire :

— Je l'ai vu ce roi de dix-neuf ans !...

Une foule immense piétinait sur la place de l'Opéra.

Saluant toujours, souriant toujours de toutes ses dents blanches, Alphonse XIII monta en voiture et celle-ci, suivie de son escorte partit rapidement.

La nuit était belle et douce ; des fleurs partout enguirlandant les girandoles électriques et Alphonse XIII dit doucement :

— Je me souviendrai toute ma vie de l'accueil que m'a fait Paris...

Soudain, une détonation éclate, les chevaux se cabrent; une deuxième bombe vient frapper les chevaux de l'escorte; une certaine panique s'empare des assistants, qui s'enfuient de toutes parts; mais la police veille, déjà, elle a arrêté les assassins.

Le jeune roi est debout, derrière le cocher qui a réussi à maîtriser ses chevaux, encore une fois, il salue la foule et se rasseyant en souriant auprès du président, il dit :

— Ce n'est rien...

C'est de ce jour, sans doute, que date la réputation de bravoure du prince que ses sujets ont détrôné il y a deux ans, car si les bombes ne l'ont jamais atteint, ni ce soir-là, rue de Rohan, ni l'an d'après à Madrid, celle de Mateo Moralès, ni le soir de son mariage, ni d'autres fois

encore ; toujours, il fit face, offrant sa poitrine aux assassins, toujours, sauf, lorsqu'il vit sa jeune femme évanouie et la robe blanche tachée du sang de l'officier de l'escorte qui venait d'être massacré, toujours, il sourit...

— Ce n'est rien ! avait-il dit...

Si, hélas ! c'était l'expression de la haine d'une partie de son peuple ; haine contre sa dynastie, haine contre lui-même ; haine contre le principe d'autorité qu'il représentait...

Et quelle que soit la sympathie que suscite un monarque, quelle que soit sa bravoure, la souffrance de son peuple n'est pas rachetée par cela...

Et lorsqu'un monarque paie de son sang son trône et sa couronne, il paie plus que ses fautes personnelles ; mais celles de ses devanciers, celles de ses ministres, celles de son entourage...

Quand le peuple du monde entier se souleva en faveur du condamné de Monjuich, le malheureux Ferrer, coupable d'avoir écrit, d'avoir parlé, d'avoir prêché aux masses catalanes l'évangile socialiste, Alphonse XIII, conscient de son droit divin, de son omniscience de roi, eut pouvoir dire encore une fois en souriant :

— Ce n'est rien !...

Et il signa l'ordre d'exécution...

Les fossés de Monjuich furent arrosés du sang de cet homme qui n'avait commis d'autre crime que de rêver son pays libre.

Ce jour-là, le roi d'Espagne s'égala au tzar de Russie.

Et lorsque sonna le glas de son règne, vit-il le condamné de Monjuich, triomphateur par-delà la tombe, puisque sur les ruines du trône de celui qui l'avait condamné, allait s'instaurer cette république dont il rêvait, fantôme claudant, le chasser de son royaume ?

Qui le saura jamais !...



## CHAPITRE DCII

### REVOLUTION

— La paix est signée!... la paix est signée!... cria Serge Berstoff, faisant irruption sur la terrasse où Jacques Valbert et sa jeune femme, jouissaient béatement des dernières heures qu'il leur était promis de passer sur les bords de la Mer Noire.

— Oui, la paix! répéta le journaliste, en brandissant une dépêche, enfin! Et, ajouta-t-il, il y a des émeutes à Tokio; le ministère de l'Intérieur flambe! Vous voyez, ajouta-t-il d'un ton plus calme en prenant un siège, qu'il n'y a pas que dans notre Russie que le peuple bouge... Mais pas plus à Tokio qu'ici, il ne triomphera... Les bas-fonds ne nous submergeront jamais!...

— Eh! fit Jacques Valbert, d'un ton mélancolique, la révolution est souvent une conséquence de la guerre, c'est-à-dire des souffrances et de la misère qui en résultent...

« Croyez-vous que vos soldats mutilés, de retour d'Asie et qui mendient aujourd'hui dans les rues de Saint-Pétersbourg, si j'en crois vos propres gazettes, ne

sont pas prêts à s'armer contre ceux qu'à tort ou à raison, ils rendent responsables de leur malheur...

— Folie que tout cela ! répondit le russe. Il leur faudrait la force et ils ne l'ont pas... Et puis, enfin, voyons, pourquoi voulez-vous qu'ils fassent la révolution : pour se griser de vodka... ? Que pourraient-ils faire d'autre s'ils s'emparaient des richesses possédées par la classe dirigeante?... Comprendraient-ils quelque chose à notre luxe, à toutes les raffinées délicatesses qui sont l'apanage d'une classe...

— Oh ! dit Solange, l'éducation du luxe et du bien-être se fait vite ; si vous n'avez, cher monsieur, que cet argument à opposer, il est bien fragile...

— Non, non, croyez-moi, le moujik russe est une brute, une brute indéfectible qu'il faut mener à coup de fouet...

— Oui, dit négligemment Valbert, vous nous tenez les propos du dompteur que ses animaux haïssaient parce qu'il les maltraitait... Seulement, il fut un jour où le dompteur fut dévoré... Et il n'en resta rien...

— Pas même les bottes, acheva Solange en riant.

Mais à cet instant, une rumeur monta à l'assaut de la terrasse.

La foule qui errait dans les rues de Livadia, en quête de la fraîcheur nocturne poussait des cris.

On entendait :

— Est-ce vrai?... est-ce possible !

Et des invocations, des prières, des interjections de surprise, de stupeur, des cris de détresse...

— Qu'y a-t-il ? dit Jacques Valbert se levant et s'approchant de la balustrade pour mieux entendre.

Solange s'était levée, elle aussi, et avait rejoint son mari.

— Comprends-tu quelque chose ? lui demanda-t-elle.

— Rien autre, sinon qu'une catastrophe est arrivée.

Mais Berstoff ne va pas tarder sans doute à être renseigné.

Le journaliste chercha des yeux leur compagnon et il s'aperçut qu'il n'était pas là. Il ajouta :

— Il a dû aller aux nouvelles...

Les deux jeunes époux rentrèrent dans le hall et, presque aussitôt, ils furent renseignés.

Des exclamations s'entrecroisaient là comme dans la rue.

Des hommes dont le visage était devenu, soudain, livide, couraient au téléphone, se heurtaient à d'autres, aussi surexcités qu'eux-mêmes.

— Si je ne me trompe, dit Jacques Valbert à sa compagne, il est arrivé quelque chose au Caucase, dans la région des puits de pétrole, car ces hommes-là sont des directeurs d'exploitation pétrolifère et des ingénieurs.

Et, soudain, dans le hall, tout le monde se rangea pour laisser passer un officier supérieur, chamarré sur toutes les coutures, suivi de quelques officiers.

Une victoria venait de se ranger devant la porte de l'hôtel.

— Le général Fadeieff, gouverneur de Bakou, murmura une voix.

— Mon général?...

Et Serge Restoff, qui venait de surgir comme un diable d'une boîte, se campa devant l'officier.

— Quoi? interrogea celui-ci d'un air peu aimable.

— Correspondant du **Novoie Vremia**, mon général. Que dois-je télégraphier à mon journal...?

— Que les rebelles seront punis et les troubles réprimés avec la dernière rigueur.

Le journaliste russe s'inclina en signe d'obéissance et s'écarta pour laisser passer le gouverneur.

Quelques minutes plus tard, la voiture de celui-ci,

au grand galop des magnifiques chevaux qui la traînaient, partait sur la route de Vladiscaucase.

Jacques Valbert avait rejoint son collègue russe.

— Alors, si j'ai bien compris, il y a des troubles à Bakou... ?

— Dans tout le Caucase, mon cher, et les puits flambe sur plusieurs lieues... C'est un véritable désastre. Toute l'exploitation Nobel est détruite.

— Vous y allez ?...

— Dès que j'aurais télégraphié à « Piter ».

— Si vous le permettez, je vous accompagnerai...

Le jeune russe tourna son regard vers Solange et il répondit :

— Volontiers ; mais sans votre femme...

— Oh ! se récria Solange et pourquoi donc ?...

— Parce que vous nous retarderiez, madame et que, d'ailleurs, vous nous gêneriez, si vous me permettez de vous dire cela, sans galanterie...

— Pourquoi, monsieur, croyez-vous donc les femmes inférieures en courage aux hommes...

— Oh ! pas le moins du monde, chère madame ; je veux simplement dire que vous n'êtes pas équipée pour une pareille course. Pour faire ce que vous voulez faire il vous faudrait quelque entraînement et vous accoutrer comme nos exploratrices, de vêtements masculins... Vos robes ne vous permettraient pas de circuler parmi les champs de pétrole inondés et incendiés. Ce ne sera déjà pas si agréable pour nous... Mais excusez-moi, je suis très pressé...

— Il a raison, dit Valbert. Je vais d'ailleurs filer rapidement au télégraphe moi aussi, sans prendre plus longuement congé de toi, ma chérie, ajouta-t-il, en adoucissant sa voix. Mon absence ne sera d'ailleurs pas longue et je ne cours, sois en bien certaine aucune péril... **Donc**, au revoir, tâche de ne pas trop t'ennuyer ici, en

m'attendant ; je ne prends même pas de linge, car il nous faudra nous équiper à Vladiscaucase...

Solange fit une moue pour retenir les larmes qui pointaient à ses cils ; mais elle avait promis à Jacques de ne pas l'entraver dans sa carrière ; elle devait tenir parole et ce fut très courageusement qu'elle tendit ses lèvres à son mari.

— A bientôt, Jacques chéri...

Il la serra passionnément dans ses bras et s'arracha à son étreinte pour courir à son tour au télégraphe.

.....

La traversée de la chaîne du Caucase par la grande route militaire qui va de Vladiscaucase à Tiflis est un enchantement.

Parmi les gorges et les ravins, elle passe là où d'un peu loin, il semble n'y avoir aucun passage. On met une quinzaine d'heures pour franchir la chaîne avec des chevaux rapides. Le col est à environ deux mille cinq cents mètres d'altitude. Entre des neiges éternelles, des routes creusées au flanc du rocher montent et descendent dans des lacis invraisemblables et passent dans des escarpements à donner le vertige.

La route, parfois, porte une carapace de pierres, afin que les avalanches glissent sur elle sans dommage.

Au point culminant de la montagne, le château de la reine Tamara, qui existe encore commande le défilé. Autour de lui sont groupés les monastères des premiers âges chrétiens...

C'est là que prennent naissance la Narzan, qui coule

vers l'Europe et la Koura qui dévale vers l'Asie. Les vieux couvents tombent en ruines : les moines en sont partis, chassés par la famine...

Mais bientôt le décor change...

Après la si pittoresque et attrayante montagne, on pénètre dans un désert de marne où une forêt de cyprès coniques se penche sur des marais de pétrole roux.

Bakou n'est qu'un point dans cet immense pays du pétrole qui s'étend des rives de l'Euphrate à la Mer Noire.

Mais c'est un des points les plus importants de l'exploitation pétrolifère par les européens.

Une odeur de pétrole plane sur les rues, se répand partout, se mêle aux autres odeurs humaines. Toute la population vit sur ce terrible et précieux liquide qui déssole ce pays et en fait la fortune.

De chaque côté de la route, les fossés en sont pleins; il brille en nappes, étalées au milieu des champs comme des mares; il moire les étangs sombres, incrustés de sel sur leurs bords.

Il est partout, luisant comme une anguille et aussi souple qu'elle...

Il sort de l'ombre des puits et monte à l'aide de la pipe gluante qui est allé le chercher à 400 mètres de profondeur... Les pompes le rejettent et il coule dans les tuyaux, les tonneaux et les cuves et aussi sur le sol noir où les pieds s'enfoncent.

Il est partout et le sol se soulève, strié de « pipe-line » qui s'enfuient le long des routes vers les raffineries, avec des soubresauts aux passages à niveau.

Par deux, par dix, par vingt, les pipe-line bondissent, s'enfuient comme des voleurs, avec leur butin, enfouissant leur trésor dans le sol...

Mais ce jour-là, Bakou ne présentait pas son aspect accoutumé... Les pipe-line ne travaillaient pas; les pompes ne versaient pas le pétrole arraché aux entrailles de la terre...

Les puits flambaient...

Imagine-t-on le brasier qu'une telle réserve de combustible peut alimenter...? Peut-on se figurer ce spectacle?

Une fumée noire et épaisse planait sur la ville comme un nuage. Trois cents puits de naphte avaient brûlé et ce désastre affolait la population, les propriétaires des puits et les bateliers de la Volga, qui allaient de ce fait manquer de combustible...

L'émotion était profonde partout; malgré les ordres du général Fadéieff, les troupes insuffisantes étaient débordées par les Tartares qui les avaient cernées et acculées à un recul...

Le conflit entre les insurgés et les troupes avait pris le caractère d'une tuerie sanglante, d'un carnage sans nom, tandis que l'incendie faisait rage, sur tous les points à la fois, et que les constructions des exploitations s'écroulaient avec fracas.

Cette vision, quand elle apparut aux yeux des deux journalistes leur arracha un cri :

— Effrayant! Atroce!

Mais la répression, quand des renforts vinrent renforcer les troupes du général Fadéieff fut pire que la catastrophe elle-même.

Huit quartiers furent entièrement détruits par l'artillerie et aux horreurs de ce massacre, vinrent s'ajouter celle du châtement brutal, impitoyable, trappant au hasard!

— Voyez, dit tristement Jacques Valbert à son compagnon, voyez combien il eut été plus sage de prévoir que de réprimer... Ne trouvez vous pas odieuse cette ré-

pression qui n'a, pour se guider, aucun renseignement et frappe, sans pitié, tout ce qui lui paraît suspect... ?

— Mon Dieu, répondit Serge Berstroff, un peu embarrassé, je vous concède qu'il y a une faute. Cette catastrophe, assurément, le mot n'est pas trop gros, est le résultat de la politique aveugle et néfaste du prince Galitzine, qui employait, pour régner sur le Caucase, la manière de votre reine Catherine de Médicis : « diviser pour régner ». Il s'imaginait en jetant les Tartares sur les Arméniens, avoir la paix...

— Il s'est lourdement trompé ! Mais pourquoi livrer les arméniens à leurs ennemis héréditaires ?...

— Parce que, mon cher, c'est un principe de gouvernement qui est cher à tous les hommes politiques : ils craignent un révolutionnaire dans tout homme un peu instruit et peu plus travailleur que la masse... L'intelligence, voilà l'ennemi !... Ils n'ont, d'ailleurs, pas tout à fait tort...

« L'expérience, dans notre pays, a prouvé que, neuf fois sur dix, ceux qui pensent, à l'exception de ceux qui peuvent vivre du gouvernement, deviennent ses adversaires acharnés !...

— C'est un aveu !... Cela prouve que le gouvernement ne peut être acceptable pour ceux qui réfléchissent... Mais laissons là cette discussion d'où il ne peut rien sortir... J'ai largement la matière nécessaire pour mon article, resterez-vous encore à Bakou... ?

— Non, je vais aller à Moscou, où il y a d'autres choses à voir...

— Et moi, je retourne à Livadia... Peut-être irai-je en Pologne et ensuite à Pétersbourg... Peut-être aurons-nous la chance de nous rencontrer de nouveau.

— Sans doute ; l'époque des fêtes approche et je reste toujours pendant cette période dans la capitale.

Les deux jeunes gens se séparèrent...

Pendant quelques heures encore, le journaliste français erra dans la ville incendiée, puis il reprit le train pour Tiflis, d'où il pensait regagner Livadia.

Le surlendemain, il serrait sa chère femme dans ses bras.

— J'en ai assez du Caucase et de la Crimée, ma chérie, lui déclara-t-il. Nous partirons dès demain...

— Bien volontiers, répondit la jeune femme; si tu savais combien ces quelques jours m'ont paru longs...

« Et autour de moi, l'on ne parlait que des massacres du Caucase, je ne vivais plus... Je pensais constamment que tu pouvais être tué, blessé loin de moi... Oh ! quelle chose affreuse !...

Il l'embrassa encore; mais Solange eut un drôle de froncement de nez :

— Mais, tu sens affreusement le pétrole ! s'exclama-t-elle.

Il se mit à rire.

— C'est bien possible; quoique, cependant, j'aie pris un bain et changé de vêtements à Tiflis; mais tu ne peux t'imaginer quelle puanteur... Il est vrai qu'au bout de quelques jours on ne le sent plus, tant on en est imprégné soi-même...

— Allons, conclut-il; je vais me baigner de nouveau et j'userai un litre d'eau-de-cologne, au moins... Sans quoi, tu es bien capable de ne plus m'embarasser, hein... ?

Solange se mit à rire, tant cette idée lui parut bouffonne et elle dit d'une petite voix drôlette en contrefaisant son mari :

— Au bout de quelques jours, tu sais... on ne le sent plus...

Et Jacques Valbert éclata de rire...

C'était une douce détente, après le spectacle terrible auquel il avait assisté...

## CHAPITRE DCIII

### A VARSOVIE

Les deux jeunes époux avaient décidé de se rendre à Odessa par mer.

Mais le jour fixé pour leur départ, ils apprenaient à la compagnie de navigation que le port d'Odessa était fermé...

La ville était en révolution.

— Mais c'est effrayant, s'exclama Solange tout haut, toute la Russie se révolte donc?...

— Non, madame, dit une voix grave derrière elle; ce n'est pas une révolte; mais une révolution!

Les deux jeunes gens se retournèrent et considérèrent celui qui venait de parler.

C'était un homme de haute taille, vêtu d'une capote de coupe militaire et d'un haut bonnet d'astrakan.

Il le souleva et s'inclina devant Solange.

— Permettez-moi de me présenter : Nicolas Semionevitch Razveev. Vous êtes français, sans doute ?

Il s'exprimait en français sans le moindre accent et il était facile de deviner en lui l'intellectuel.